

II. — POÉSIE

La Mare aux lotus roses par René ROSA :

VEC *La Mare aux lotus roses* où sa fantaisie a su cueillir de nombreux sonnets aux fraîches couleurs, M. René ROSA s'affirme classique impénitent, soucieux de la forme et, en particulier, de la richesse des rimes. Le seul manque de la consonne d'appui doit, pensons-nous, l'induire à de pénibles regrets. C'est une conception d'art que nous ne discuterons pas, ne voulant pas instituer ici un débat sur l'essor que peuvent procurer à la pensée certaines libertés prosodiques et sur l'ampleur d'expression qu'elles lui permettent d'acquérir. Chacun, au surplus, a licence de choisir l'école qui le mieux lui plaît et il n'est pas démontré, loin de là, que le lyrisme où la somptuosité formelle l'emporte sur le reste constitue une manière d'art inférieur.

Les *Pages* ont déjà publié de M. ROSA *Concert Nocturne* qui est un sonnet parfait. Voici *Fruits exotiques* :

*Dès l'aurore, la foule envahit le marché
Encombré d'ananas et de mangues juteuses ;
Les savoureux letchis aux pulpes capiteuses
Attirent de partout le client alléché.*

*Le durillon sans prix, des riches recherché,
Près des oranges d'or met ses odeurs douteuses
Et les régimes lourds des bananes laiteuses
S'écroulent sur le sol, de bétel tout taché.*

*Timides, à l'écart, des fillettes gentilles
Présentent aux passants de rouges sapotilles
Et de gros mangoustans pris aux vergers voisins.*

*Ah ! quoique tous ces fruits aient la chair délectable,
Combien j'aimerais mieux voir se rougir ma table
Des rustiques rubis de grappes de raisins !*

Choses et gens du Cambodge et de la Cochinchine — de celle-ci surtout — défilent dans l'œuvre de M. R. ROSA qui nous montre *Mytho à l'aurore*, nous fait assister au *Réveil du Pousse-Pousse*, nous révèle la chanson de *La brise dans les filaos* . . .

*Chaque arbre semble avoir une âme qui se brise
Et chaque vert bosquet, réveillé par la brise,
Une lyre mourant sous l'archet du soleil. . .*

Il nous dépeint sa *Maison* :

*Entre des cocotiers aux panaches bruyants
Ma maison que recouvre une frêle paillote,
Basse, penchée ainsi qu'une femme vieillotte,
Se cache sous l'abri des dômes verdoyants.*

*Elle se fait petite auprès des flamboyants
Et des bougainvilliers aux fleurs en papillote...
Un liseron grimpant l'étreint et l'emmaillotte
D'un manteau de feuillage aux reflets chatoyants.*

.

Et voici le *Décor* dans lequel se déroule sa rêverie :

*L'antigone vivace et le lierre grimpant
Ont tapissé les murs de fleurs et de verdure
Et les calices blancs, devant chaque ouverture,
Pendent en clochetons comme un rideau pimpant.*

*La liane fouguese et flexible, en rampant,
Escalade le seuil, monte sur la toiture,
Et mousses et lichens font une sépulture
A la tuile argileuse où rôde le serpent.*

*La fougère, enserrant les pierres vermoulues,
Elire ses plumets et ses crosses velues
Sur le sol imprégné d'un mortel élément....*

.

Bien qu'il n'ait rien, à vrai dire, de spécifiquement indochinois, je citerai encore ce *Combat de Cerfs* riche en couleurs et mouvement :

*Le long du clair ruisseau fleuri de salicors,
Les deux cerfs ennemis sont maintenant aux prises.
Les geais bariolés et les mésanges grises
Pour juger du combat ont cessé leurs accords.*

*La sueur en brouillard qui flotte sur leurs corps
Se dissipe bientôt aux souffles frais des brises
Et des gouttes de sang, ainsi que des cerises,
Roulent sur le gazon sous le choc des dix cors.*

*Les deux pieds archoutés, chaque adversaire fume;
Chaque naseau se teint d'un flocon blanc d'écume
Qui rougit tout à coup lorsque la bouche mord;*

*Et la biche, à l'écart, regarde, indifférente,
Puis se met à brouter l'herbe odoriférante,
En attendant l'assaut du mâle le plus fort.*

Il serait vain de tenter, dans cette chronique, l'énumération de tous les motifs qui inspirèrent le poète : il a chanté *Les Errants*, la Femme, la Forêt, le Fleuve, La Mort des Papillons, tant d'autres choses !

*Le Fleuve, dans la nuit, roule des diamants...
Seul, sous ma véranda, vêtu d'un léger pagne,
J'aperçois, vers les bords que le pêcheur regagne,
A grands coups d'aviron, rôder les caïmans...*

*La forêt retentit de tous ses hurlements
Et le tigre affamé qu'un petit accompagne,
Par bonds précipités descend de la montagne
Et vient bondir autour des toits encor fumants.*

*Sous mes yeux, les cobras, entre les plates-bandes
Du jardin où les fleurs accrochent leurs guirlandes,
Déroulent lentement leurs anneaux monstrueux...*

.

Le sonnet *Je te reviens...* est consacré à l'Idole Noire. En voici, faute de place, les seuls tercets :

*Je reviens écauré des lâchetés des hommes,
Car tout est aussi faux, dans le siècle où nous sommes,
Que les serments d'amour de Lise et de Thi-Nam.*

*Loin des grandes cités et des tristes banlieues,
Laisse aller ma raison sur les volutes bleues
Qui festonnent le cours des pâles nuits d'Annam...*

Mais il faut retenir surtout les sonnets où le poète lamente les déceptions du colonial qui, parti pour la Grande Guerre, ne retrouve, une fois de retour en Indochine, que morgue distante, ironie, mépris à peine dissimulé pour la claudication du mutilé et hostilité à l'égard du gêneur qui vient reprendre sa place au banquet de la vie. Par là, bien avant l'auteur de *J'aurai un bel enterrement*, il s'est fait l'interprète de la douloureuse amertume qui est au cœur de tant d'anciens combattants. Par ces sonnets sur *La Grande Duperie*, il a introduit une note indiscutablement neuve, originale, strictement personnelle, dans la littérature de ce pays. De ces pièces âpres et vengeresses où l'ironie cache des sanglots contraints et des larmes refoulées, je détacherai cette *Première Déception* :

*Au Pays du Dragon, quand je partis défendre
Le vieux sol envahi par le soudard teuton,
Des amis attristés vinrent sur le ponton
Me dire, tour à tour, un dernier adieu tendre...*

*Cinq ans se sont passés et je viens les surprendre,
Débile, en m'appuyant encor sur le bâton
Qui dirige mes pas sur les quais en béton
Où mon pied, pour marcher, de nouveau doit apprendre...*

Ici tout est riant, bourdonnant et joyeux,
Et chacun y paraît heureux comme naguère,
Ayant vaguement su qu'ailleurs tonnait la guerre...

Une larme furtive appesantit mes yeux
Quand je sais qu'un copain, l'âme noire et traîtresse,
M'a pris, sans un remords, ma place et ma maîtresse.

Malheureusement, des prosaïsmes, de trop nombreux prosaïsmes, déparent la plupart des pièces de ce recueil.

MAT-GIANG.